

## *Une traversée du mythe d'Iphigénie dans le temps*

---

*Une sélection de textes par la classe d'art dramatique (Stanislas Sauphanor) du Conservatoire à Rayonnement Régional d'Angers illustrant chronologiquement le mythe d'Iphigénie*

### Préambule

*Iphigénie en Tauride* est un opéra français de Christoph Willibald Gluck créé en 1779. Angers Nantes Opéra avec le concours du metteur en scène Julien Ostini en propose une nouvelle mise en scène créée à Angers (Grand Théâtre d'Angers) puis reprise à Nantes (Théâtre Graslin) et à Rennes (Opéra de Rennes).

Portée conjointement par Angers Nantes Opéra et la Région Pays de la Loire, cette Action Educative Ligérienne (AEL) interroge les lycéens et apprentis sur le rapport à l'autre et questionne les résonances actuelles du mythe en proposant une immersion complète dans l'œuvre.

Dans le cadre de cette nouvelle production d'Angers Nantes Opéra, la classe d'art dramatique de Stanislas Sauphanor du Conservatoire à Rayonnement Régional d'Angers s'est appuyée sur le mythe d'Iphigénie pour explorer les différentes écritures dramatiques que cette histoire a inspirées, de l'antiquité à nos jours. Six élèves du tout nouveau Cycle à Orientation Professionnelle du conservatoire vont à travers cinq extraits suivre le parcours d'Iphigénie de l'Aulide jusqu'en Tauride, là où commence le livret de l'opéra de Gluck.

Texte 1 : *Iphigénie à Aulis*, tragédie d'Euripide

Elle choisit d'épouser comme jamais elle n'aurait dû faire,  
Elle choisit Ménélas. Venu de Phrygie, voici qu'il était là,  
Ce juge des déesses, comme le disent les hommes.  
Le voici à Lacédémone, en fleur dans ses robes,  
Eblouissant d'or, dans un luxe barbare,  
Il partit en amant, enlevant une amante,  
Emmenant Hélène dans les étables de l'Ida ;  
Ménélas n'était pas chez lui. Mais, rendu furieux par le coup fatal,  
A travers la Grèce, il invoque les anciens serments de Tyndare :  
Il fallait porter secours aux outragés.  
Alors, les Grecs, bondissant sur la lance de guerre,  
Prenant leurs armes, sont venus jusqu'à l'étroit passage  
De cette base d'Aulis, avec leur équipement de bateaux  
Et de boucliers, de chevaux en grand nombre et de chars.  
Et moi, ils m'ont choisi pour conduire l'armée, et, en second,  
Ménélas, pour lui faire plaisir,  
Parce qu'il est mon frère. Un autre  
Aurait dû recevoir ce titre à ma place.  
Alors que l'armée est rassemblée et constituée,  
Nous sommes là, à Aulis, avec le calme des vents.  
Calchas, le devin, dans l'impasse où nous étions,  
Nous a répondu de sacrifier Iphigénie, née de ma semence,  
A Artémis qui habite cette plaine  
Et qu'alors, il y aurait traversée et égorgement des Phrygiens,  
Si l'on sacrifie. Si l'on ne sacrifie pas, cela ne sera pas.  
Quand j'entendis cela, je dis à Talthybios  
De proclamer d'une voix haute que toute l'armée était renvoyée,  
Parce que jamais je n'aurai la force de tuer ma propre fille.  
Et là, mon frère, avec tous les arguments du monde,  
M'a persuadé de trouver la force de faire l'horreur.  
Et, sur une tablette pliée,  
J'envoyai à ma femme une lettre où j'écrivis  
Qu'elle m'envoyât notre fille pour qu'elle fût mariée à Achille.

Texte 2 – Iphigénie, Jean Racine (1675) SCÈNE II - Agamemnon, Iphigénie, Ériphile, Doris

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? Et quels empressements  
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?  
À qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?  
Mon respect a fait place aux transports de la Reine.  
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?  
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?  
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père.  
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère !  
Quel plaisir de vous voir, et de vous contempler,  
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la renommée  
Par d'étonnants récits m'en avait informée.  
Mais que voyant de près ce spectacle charmant,  
Je sens croître ma joie et mon étonnement !  
Dieux ! Avec quel amour la Grèce vous révère !  
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux ?  
À de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?  
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON.

Grands dieux ! À son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer.  
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.  
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycènes ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux.  
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux.  
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé ! Mon père, oubliez votre rang à ma vue.  
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.  
N'osez-vous sans rougir être père un moment ?  
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! Ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périssent le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours.

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.

Texte 3 : *Iphigénie* de Jean-René Lemoine (2012)

*Silence.*

Les escaliers descendent vers le fleuve. Les couloirs sont longs. Les plafonds ne laissent rien filtrer. Le silence est lourd. Attendre. Mes yeux se ferment malgré moi. Mes cheveux glissent et tombent le long de mes épaules. Incontinence de la peur. Peut-être est-ce l'heure du chandail ? Une douleur à la gorge. Un début de maladie... Artémis, Pallas, venez à mon secours, ils m'ont abandonnée. Moi je ne voulais pas, je voulais continuer, manger, nager, dormir, penser à Patrocle, épouser Achille, courir le matin dans la forêt de Mycènes, je ne voulais pas être choisie – sacrifiée – que m'importe à moi d'être l'avion-suicide qui explose dans le ciel de Troie, déversant destruction et douleur. Artémis, mon amie, pourquoi ? Pourquoi ? Je ne suis pas prête. Tu comprends ? Pallas, pourquoi tant de colère, pourquoi ces sourcils froncés sous ton casque ? Nous sommes tous coupables, tu sais, tous. Vous ne me parlez plus, mes amies, vous attendez que je me rende. Je me rends. Je me rends. Alors, qu'ils viennent, tout de suite. Je ne veux plus attendre.

*Silence*

Texte 4 : *Iphigénie en Tauride*, Goethe (1779) | Acte I, Scène 1 – Iphigénie seule



*Iphigénie en Tauride* est une réécriture par Goethe de la tragédie grecque d'Euripide.

C'est toujours avec un nouveau frisson que je pénètre dans votre ombre, cimes éternellement mouvantes du bois sacré, tout comme dans le sanctuaire de la déesse dont je suis la servante, et mon âme ne peut s'habituer à ses lieux ! Depuis bien des années j'habite ici, cachée parmi vous, mais comme aux premiers jours, je reste l'étrangère car mon espoir se tourne vers le beau pays des Grecs et je voudrais toujours, au-delà des mers, partager le destin de tous ceux qui ne sont chers. Mal-heur à qui, loin de ses parents et de ses frères et sœurs, mène une vie solitaire, le chagrin l'empêche de profiter même du plus grand bonheur, l'essaim de ses pensées le ramène toujours vers la demeure de son père, là où le soleil d'or, pour la première fois, lui ouvrit le ciel, où dans les jeux fraternels se nouaient les liens les plus tendres et aimants. La condition des femmes est la pire de toute l'humanité. Si la Fortune veut du bien à un homme, il règne et conquiert la gloire sur le champ de bataille, mais si les dieux lui ont préparé un sort funeste, c'est le premier des siens qu'il tombe d'une belle mort. Le sort de la femme, lui, est étroitement limité, elle est toujours redevable de son salut à autrui, et très souvent à un étranger et quand la destruction s'abat sur sa maison, un vainqueur l'emmène à travers des ruines fumantes, tachées du sang de ceux qui lui étaient chers. Ici aussi, en ces lieux sacrés, Thoas me retient en un honorable esclavage ! Comme il m'est pénible de te servir à contrecœur, déesse éternellement pure, toi qui m'as sauvée ! Toi à qui ma vie devrait être éternellement consacrée. C'est toujours en toi que j'ai espéré et que j'espère encore, Diane, toi qui m'as emportée, fille répudiée du plus grand des rois, dans tes bras sacrés et doux. Oui, fille de Zeus, si cet homme dont tu as exigé la fille, si cet Agamemnon semblable aux dieux qui déposa son bien le plus cher sur ton autel, tu l'as heureusement né, couverte de gloire, du champ de bataille où Troie fut abattue jusque dans sa patrie, si tu lui as conservé le précieux trésor de sa maison, mes frère et sœur, Electre et Oreste le jeune garçon, et aussi notre mère, alors sauve-toi aussi, toi qui m'as sauvée de la mort, de cette vie ici qui est une seconde mort.

[...]

Respirer librement ne fait pas toute la vie. Quelle vie est-ce donc, en ces lieux sacrés, que pareille à une ombre autour d'un tombeau sacré, que pareille à une ombre autour d'un tombeau consacré, je dois passer dans l'affliction ? Crois-tu qu'elle puisse être joyeuse cette vie où chaque jour inutile prépare seulement la vie des ombres, cette vie que, sur la rive du Léthé, oublieuse d'elle-même, célèbre la troupe funèbre des morts ? Être inutile c'est être morte. Habituellement c'est le destin d'une femme et avant tout le mien.



Texte 5 : *Iphigénie en Tauride*, Goethe | Acte II, Scène 1 - Oreste et Pylade  
(Monologue d'Oreste)

Ainsi nous approchons d'une mort certaine. A chaque pas mon âme est plus tranquille. Quand j'ai prié Apollon d'écarter de moi l'effrayante escorte des esprits de la vengeance, ses paroles divines, riches d'espoir, ont semblé me promettre de l'aide dans le temple de sa sœur qui règne sur la Tauride, et maintenant, nous y voilà : toutes les détresses vont cesser en même temps que ma vie. Comme il m'en coûte peu, à moi dont la maison d'un dieu écrase de cœur, de renoncer à la belle lumière du soleil ! Et si le destin de la maison d'Atrée m'empêche de trouver sur le champ de bataille une fin honorable et que, comme il doit perdre mon sang en une mort lamentable : qu'il en soit ainsi ! Mieux vaut tomber devant l'autel de la déesse, que dans un recoin infâme où l'assassin a posé ses filets. Jusque-là, laissez-moi en paix, divinités infernales, vous qui, comme des chiennes lâchées, me suivez à la trace, flairant le sang qui dégoutte à chacun de mes pas ! Je descends parmi vous, car la lumière du jour ne doit pas être un terrain de jeu pour les larves de l'Érèbe. C'est là-bas que j'irai vous chercher, là-bas dans la nuit pâle, nous serons tous liés par un même destin. Mais toi, mon cher Pylade, c'est à contrecœur que je t'ai entraîné dans ma faute et ma malédiction, à contrecœur que je t'emmène avant l'heure au pays des larmes. Ta vie ou ta mort sont l'unique chose que j'espère ou que je craigne.